

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent REY

Huit ans de collège (1876-1884),
partie IV

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 238-245

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Huit ans de collège*

(1876-1884)

M. le chanoine Kümmin, frère d'un landamman de Schwyz, cumulait les fonctions de professeur d'allemand avec celles d'économe. Il avait affaire à veiller sur son garde-manger attendant au vestibule des lycéens et c'est à qui pouvait, au bénéfice d'une clef oubliée dans la porte, se vanter de lui avoir « soufflé » un œuf ou un reblochon, toutes denrées aussi rares que précieuses.

Les notes allaient de 1 la meilleure à 5. M. Kümmin, quand il n'était pas content, donnait la note 6.

M. Bourban, durant la période dont je m'occupe ici, eut assez peu de rapports avec les étudiants, tout au plus une année de catéchisme aux cours communs de Grammaire et Syntaxe, avec, comme meilleur élève, son frère, le doyen actuel de Leytron. Il devait s'illustrer dans la suite, assumer les diverses activités charitables de M. Gard, bouleverser le Martolet, en faire les honneurs en 1916 au général Pau, élucider de nombreux problèmes d'archéologie et tomber tragiquement, au champ d'honneur, en pleine église, le 22 septembre 1920.

Le jour de ses funérailles coïncidait avec celui d'une grande inondation du Rhône dans la région de Sion. Les Sédunois, arrêtés au Pont de la Morge, furent obligés, pour rentrer chez eux, d'escalader les murs des vignes des pentes de Montorge, Mgr de Sion et sa suite en tête.

M. Gallay, le doux M. Gallay, maître des novices, ne professait pas dans nos cours. Il exerçait cependant une certaine influence en dirigeant, trop rarement, les exercices de l'Agaunia dont il était, selon l'expression consacrée, le « Vereinspapa ».

J'eus l'honneur d'accéder deux fois à la présidence de cette section de la société des Etudiants suisses. La première fois, au début de l'année 1882-1883, avec assez peu de succès, j'en conviens volontiers. Il m'avait accueilli

* Cf. *Echos* d'avril-mai, de juin et de juillet-août 1940.

par un : « 16 ans, vous êtes bien jeune, mon ami, pour prendre cette charge.

— Faut-il démissionner ?

— Non, je ne dis pas cela, mais soyez prudent. Votre première lettre aux Monat-Rosen laisse à désirer ; surveillez-vous. »

La « kneipe » de clôture eut lieu, cette année-là, à la Grotte des Fées. Ces petites fêtes, sous l'égide d'un tonnelet de bière, comportaient quatre « toasts » de rigueur : Au Pape et à l'Eglise, à la Patrie, au Gouvernement va-laisan, au Gouvernement fribourgeois. Les trois premiers avaient passé ; le 4^e se faisait attendre. Un Fribourgeois, Frossard, notre organiste des jours d'œuvre, mort récemment doyen quelque part en Nuithonie, s'impatientait. Il se levait, se rasseyait, se relevait, tambourinait sur la table et finit par déclarer : « Si l'on ne veut pas porter le toast au Gouvernement de Fribourg, je m'en chargerai. » Il obtint enfin satisfaction.

L'année suivante on fêta le 25^e anniversaire de la fondation de la section. Un voyage plus long nous conduisit aux Palluds, où des tables avaient été dressées dans l'accueillant verger de M. d'Odet, sous les cerisiers où, pour 20 centimes chacun, le prix des branches cassées, nous pouvions grimper certains soirs de promenade estivale.

J'étais à la droite de M. Gallay, à la gauche de M. Bioley, le fondateur de la section, invité avec quelques amis des environs.

Dans les paroles de bienvenue que le protocole me forçait de prononcer, la langue me fourcha, l'émotion, l'auditoire, etc. ; au lieu de pacifiques « résolutions », j'avais laissé échapper d'agressives « révolutions ».

M. Bioley, dans sa réponse, en fit le sujet d'une étincelante improvisation, nous invitant à ne pas nous contenter de résolutions platoniques dont l'enfer est pavé, mais à nous munir du bouclier de la révolution pour le bon combat.

L'un de nous déclama une poésie de circonstance, revue et corrigée par M. Gallay, à qui M. Bioley dit : « Il est bien ce morceau, mais il y a des fautes de versification. Le mot « action » compte 3 syllabes et non seulement 2 ; « ambition », 4 et non 3 ; « ruine » fait aussi 2 syllabes,

ru-ine. » M. Gallay, bien sûr, contestait et une discussion assez vive s'emmanchait. Assis entre les deux, je donnais, in petto, raison à M. Bioley, sans oser émettre mon opinion.

Dans ces petites fêtes, il était permis de fumer, heureuse détente. On narguait le Grand Conseil de 1860 qui invitait le Conseil d'Etat à prendre des mesures pour empêcher l'abus et l'usage du tabac dans les collèges. Mais, à l'intérieur, fumer était sévèrement interdit.

Les lurons de Philosophie de ma première année ne s'en faisaient cependant pas faute ; les catacombes pourraient en dire quelque chose.

Il y avait au Martolet quatre ou cinq loges de « petits coins » et, au haut de la porte, une petite ouverture en œil de bœuf, ou plutôt en œil de veau. Je vis une fois l'inspecteur, M. Abbet, faisant le guet devant une de ces portes, d'où filtrait une bonne odeur de cigare montheysan. De l'œil de la porte s'échappait une véritable fumée de locomotive. Lorsque la porte enfin s'ouvrit, on en vit surgir Nantermod de Troistorrents, cueilli et conduit chez le directeur.

« Mais, je n'ai pas fumé !

— Vous avez oublié de boucher la cheminée que voilà. »

Mon cousin Constantin, devenu le Père Amé en souvenir de la chapelle du Scex, mort il y a deux ans en évangélisant les nonnes de Poitiers, me rappelait, il n'y a pas longtemps, son aventure. Passant à travers un bois, au cours d'une promenade dominicale, il avait coupé un bout de liane, de « vouable », l'avait allumé. Le voilà pris et frit. Après 50 ans, il en était encore morfondu : « Moi, qui n'ai jamais fumé, qui n'ai jamais pu supporter un cigare, puni de 100 vers pour avoir brûlé un bout de bois. »

Au sommet de la Grande-Allée, sous l'excavation du rocher, les élèves de Philosophie savouraient des « bouts » en contrebande. Dans le bas, ils voient poindre une tête, puis le buste de M. Burnier. Vite les cigares derrière le dos. «... Vous n'avez pas besoin de vous cacher, vous pouvez continuer, mais, s'il vous plaît, ne rallumez pas de vieux cigares éteints. Ça ne sent pas bon. »

Les domestiques se laissaient parfois circonvenir ; les braves gens, ils nous aimaient bien et ne refusaient pas toujours de faire nos commissions en ville, achats de

cigares, même de liqueurs. Une journée pénible pour eux était la dernière de l'année, le transport des malles du dortoir dans la cour.

Au cours de l'une de ces corvées harassantes, l'un d'eux fut pris d'un accès de folie furieuse, sans doute par suite de fatigue. Il lançait tout ce qui lui tombait sous la main, pots, cuvettes, souliers, tabourets, et visait le crucifix. Il écumait. Il fallut quatre hommes pour le maîtriser et, ligoté, le transporter à l'infirmerie.

Ce spectacle affreux m'a souvent poursuivi : le souvenir le plus pénible de mon long passage à St-Maurice.

La distribution solennelle des prix était précédée de la représentation théâtrale. En juin 1876, la pièce d'Athalie fut jouée, et celle d'Esther en juillet 1877.

Six ans plus tard, M. Burnier nous parlait encore d'Athalie et de ses bons acteurs. Il critiquait cependant la tirade d'entrée d'Abner. « Abner débute par un éclatant et claironnant : Oui, je viens dans son temple..., accompagné d'un grand geste. Ce n'est pas ainsi que je comprends la scène. Joad, le grand-prêtre, est dans son temple ; il voit s'approcher Abner, un officier du palais royal, et marque sa surprise par un geste d'étonnement. C'est alors qu'Abner, voyant l'effet produit, s'avance et, calmement, presque à mi-voix, dit : Oui, ne vous étonnez pas, c'est bien moi, je viens, etc.. »

Excellente leçon de littérature.

M. Burnier racontait encore la pièce qu'il avait fait jouer par l'Emulation au Carnaval de 1877 ; le nom m'en échappe, ce doit être quelque chose comme les « Saltimbanques ». Il disait : « J'étais dans la loge du souffleur, mais je n'ai pas soufflé un mot ; je me suis tenu les côtes de rire du commencement à la fin. Mes gaillards avaient mené le jeu rondement et sans une bavure. »

Il y avait Meizoz de Riddes, le bon gymnaste, se lançant des coulisses en un superbe saut périlleux et retombant du ciel au milieu de la scène ; il y avait les couplets sur la « Question d'Orient », sur... le vin de la Marque qui met la belle humeur au cœur.

Une dame de Monthey s'était offusquée de voir son fils, en chemineau, traînant la charrette.

A la fin de l'année ce fut « Esther », avec le solennel Durier en solennel Assuérus, Vermot en reine Esther, Xavier Jobin en confidente Elise.

Les pièces se sont succédé d'année en année, le « Page de Jacques V », le « Martyre de la Pologne » :

« Polonais, aux armes, du fer, du fer,
Mieux vaut mourir en braves
Que vivre en esclaves ... »

Des scènes où il y avait des éclairs, le tonnerre, la pluie, la tempête. M. Dirac, maître des coulisses et des décors, faisait les éclairs en soufflant d'un cornet où il y avait une poudre inflammable... Nous autres, les bouche-trous, nous faisons le tonnerre en secouant une plaque de tôle, quelquefois avant le départ de l'éclair ; nous frottions la muraille avec un torchon de papier grossier pour faire la pluie. Nous y allions de tout cœur, à tel point que Monsieur Dirac devait nous calmer : « Pas si fort, vous allez tout inonder. »

Une année, ce fut « Les Plaideurs », le rôle de Petit-Jean tenu par cet incommensurable Henri Stockalper. Lorsqu'il récitait les vers :

« Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune,
Quand je vois le soleil et quand je vois la lune »,

il levait ses bras interminables et ses mains se perdaient dans les draperies du plafond.

On parle aujourd'hui « d'élargir » le Conseil fédéral. Le juge Dandin disait déjà : « Ça, pour nous élargir, sautons par la fenêtre. »

La dernière pièce, en 1884, fut cette longue comédie, ennuyeuse, en 4 actes, les « Chemins de fer », je ne sais quelle histoire de boursicotiers, d'Anglais martyrisant le français. J'y tenais un rôle de 2^e ou 3^e ordre. Selon une fâcheuse habitude qui ne m'a pas encore quitté, j'étais parti pour la lune. Un coup de poing dans les reins m'avait ramené sur la terre :

« Allons, c'est à toi !
— Où est-ce qu'on en est ? »

Les rires de l'assistance furent, heureusement pour moi, peu fournis ; l'assistance étant fort clairsemée.

Quelques dames de la ville prêtaient leur concours à

l'habillement des acteurs. L'une d'elles, mère d'un camarade, s'occupait spécialement des premiers rôles, les bichonnait, les pouponnait, les dorlotait ; Morand entre autres (toujours lui) était l'objet de soins particuliers. Quant à nous autres, la foule des figurants, c'était vite fait : une dague en bois, un casque en fer blanc, un sarreau et allez-y.

Les représentations théâtrales avaient lieu deux fois, l'avant-dernier dimanche et le jour de la clôture.

La seconde était suivie de la distribution solennelle des prix, au théâtre même, les élèves primés attendant dans les coulisses l'appel de leur nom, les autres aux galeries, au parterre le public, les parents. Sur la scène, une rangée de fauteuils et de chaises, occupés par Monseigneur, par le Chef du Département de l'Instruction publique et par quelques notables, ecclésiastiques et civils, invités.

Le lauréat faisait trois révérences, la première en entrant, face au public, la deuxième au révérend qui lui remettait la récompense et la troisième, encore au public, en quittant la scène. Il n'y avait pas d'applaudissements, ce n'était pas encore l'usage.

En 1877, la cérémonie était vice-présidée, si l'on peut dire, la présidence étant occupée par Monseigneur, par M. Henri Bioley, Chef de l'Instruction publique. Dès l'année suivante, une mutation dans les hautes sphères amenait M. Léon Roten, l'auteur, sauf erreur, de la pièce le « Martyre de la Pologne », jouée sur cette même scène.

M. Bioley, arrivé la veille, avait été complimenté dans le grand corridor, face au salon des chanoines. Je vois encore ce beau Monsieur, sur le seuil du salon, le visage encadré d'une barbe noire en carré, à la Sadi Carnot, haranguant avec de beaux gestes les 150 potaches groupés devant lui. Une compagnie. Je me trouvais tout au fond, presque vers l'entrée des catacombes et ne comprenais pas un traître mot de la belle homélie ; je dis « belle » de confiance, car M. Bioley, c'est connu, avait un fort beau talent oratoire. Tout petit que j'étais, perdu au dernier rang, n'aurais-je pas pu dire : « Ce beau Monsieur, qui paraît si bien pérorer tout là-bas, est mon prédécesseur au Département de l'Instruction publique. »

Sur la scène, M. Bioley feuilletait le catalogue en hochant la tête ; il y avait en Syntaxe un de ses frères et

deux de ses neveux. Ma foi, il faisait la moue et n'avait pas l'air très satisfait.

La représentation terminée, la distribution des prix liquidée, c'était le retour par la Grand'Rue, fanfare en tête dans le bel uniforme de cadet, tunique bleue à pans, casquette mi-képi, pantalons en drap noir à liseré, remplacé dès 1879 ou 1880 par le veston bourgeois et une autre casquette moins seyante et plus chiffonnante, qui ne valait ni l'ancienne, ni le béret.

Enfin, c'était dans la cour, la distribution des catalogues, puis le lâcher de cette volière de moineaux, de merles et de pinsons vers les grandes vacances.

Quand je dis les « grandes vacances », je me sers d'un terme impropre ; il n'y avait pas, à cette époque, de petites vacances de 8 ou 10 jours. Pendant mes 8 ans de collège, pas un seul jour de répit, ni à Noël, ni à Pâques.

J'en eus l'explication, plus tard, lorsque vers la fin de 1902, une des premières visites que je reçus dans mon bureau de l'Instruction publique, fut celle de M. le chanoine de Courten, alors préfet du Collège. Il venait m'annoncer l'arrivée imminente d'une supplique des étudiants sollicitant quelques jours de congé, à Noël et au Nouvel-An. Il me conjurait d'écarter cette requête et, comme je m'étonnais, rappelant les sévères coutumes de mon temps, il m'expliqua : « Comprenez-nous, nous ne pouvons pas nous passer de nos collégiens aux cérémonies de Noël, du premier jour de l'année. Il en sera de même à Pâques. » Jusqu'en 1888 il y avait encore la fête de Monseigneur, tombant sur le 26 décembre.

Depuis lors, les choses ont bien changé. On réclamait alors l'abolition de certains jours fériés jugés trop nombreux et préjudiciables aux travaux journaliers,

«... on nous ruine en fêtes.

L'une fait tort à l'autre ; monsieur le curé

De quelque saint nouveau charge toujours son prône. »

Y en eut-il, de mon souvenir, de ces fêtes supprimées, et voici que, sorties par la porte de l'église, elles sont rentrées par la fenêtre laïque. Les vacances sont devenues une des principales fonctions sociales.

Il n'y a pas d'« établissement » quelque peu important, Etat, commerce, industrie, banque, qui n'ait ses 15 jours, ses trois semaines après dix ans d'emploi, et ses quatre semaines après 20 ans. C'est à rebours du bon sens. Je comprends quatre semaines aux jeunes gens de 20 à 30 ans, ils peuvent et savent en user, et deux aux barbons de 40 ans et plus. Mais quatre semaines à ceux-ci, c'est idiot.

Entendons-nous, les jours de détente ne manquaient pas, ni les promenades, courtes ou longues. Combien de fois le tour de Lavey, où l'on voyait, en 1882, la foule devant l'auberge où ratiocinait Durando ; combien de fois le tour de Massongex, où chaque pierre du chemin, chaque buisson nous saluaient au passage, tant ils nous connaissaient. Un jour nous y allâmes en fanfare, et voilà le pont de Massongex se mettant à danser, à balancer au rythme du pas redoublé et des pas cadencés. Les embouchures des instruments ne tenaient plus en place. « Arrêtez, rompez « le pas », nous cria un officier passant par hasard. Nous ignorions, bien entendu, ce phénomène connu des militaires.

C'étaient aussi des sorties plus longues, le Mardi-Gras, le Jeudi-Gras, à Vernayaz, à Mex, à Troistorrents, accompagnées d'une aubade au curé Mgr Ecœur, à Ollon, si cordialement accueillis par le Syndic, au chalet de l'Abbaye chargés de bouteilles d'anisette, de curaçao, etc.

C'était une demi-journée de vacances à la fête de chaque professeur, après le compliment d'usage sur feuilles de beau papier, reliées d'une faveur rose ou bleue ; le jour de la fête de S. Jean Chrysostome pour les Rhétoriciens, de S. Thomas d'Aquin pour les Philosophes, de S. Louis de Gonzague. C'étaient les sorties en Cries, une première fois pour les raisins, une seconde fois pour les châtaignes.

Pendant un temps il y eut la Grande Promenade, classe par classe. Je me souviens de celle de Thonon et au Château de Ripaille, avec M. Gross.

Non, pour sûr, nous n'étions pas malheureux.

(A suivre)

Laurent REY